



Photo Sylvain Foster

BERNARD VOYER, o.c., c.q., EXPLORATEUR ET ALPINISTE

Bernard Voyer parcourt le monde en quête de nouveaux défis, réel témoin privilégié de la beauté et de la fragilité de la Terre. Il compte à son actif trente années d'expéditions et d'aventures. Nombreux sont ses exploits : il a, entre autres, rejoint le pôle Nord en 1994, le pôle Sud en 1996 et, en 1999, il atteignait le sommet de l'Everest (8 850 mètres). Le 10 décembre 2001, Bernard Voyer complétait son « tour du monde » par le plus haut sommet de chacun des sept continents.

■ Quel souvenir avez-vous de votre première visite au Musée des beaux-arts de Montréal ?

B. V. Je suis venu relativement tard au Musée. Je suis né et j'ai grandi à Rimouski. Par la suite, je suis allé vivre dix ans en France. Ceci dit, je me souviens très bien d'une exposition qui, à mon sens, exprime parfaitement la position institutionnelle d'ouverture du Musée. Nous sommes en 1987 et on y présente *Léonard de Vinci, ingénieur et architecte*, une exposition marquante à bien des niveaux. J'en retiens deux. D'une part, il s'agit d'un événement qui convie le visiteur à une sortie hors des beaux-arts au sens strict du terme. Le Musée continue d'ailleurs à s'intéresser à différentes expressions de la culture artistique. D'autre part, au lieu d'utiliser la pièce maîtresse de cette exposition pour inciter les gens à entrer la voir, la célèbre maquette de la machine volante se trouve suspendue à la façade de l'actuel pavillon Michal et Renata Hornstein, à la vue de tous, celle des visiteurs bien sûr, mais aussi celle de tous les passants de la rue Sherbrooke. Cette décision colle aux idées de génie, de folie et d'aventure, toutes portées par cette œuvre. C'est dans ces gestes inusités et généreux que j'aime

profondément Montréal et que mon attachement au Musée se confirme régulièrement.

■ Avez-vous une œuvre préférée que vous aimeriez « héberger » chez vous ?

B. V. Certainement un Riopelle. Sa période blanche me touche particulièrement. Je ne peux pas nommer de titre précis et je ne crois pas que ce soit ce qui importe le plus. Je peux dire toutefois combien j'ai été inspiré et aspiré par la force de cette œuvre, par tout ce qu'elle me fait éprouver de la nature.

■ Faites-vous des visites complètes du Musée ou êtes-vous attiré par une salle en particulier ?

B. V. Le Musée se particularise, entre autres, par son ouverture ; cette dernière est soutenue par la gratuité, en tout temps, des visites de sa collection permanente. L'institution nous accorde cette rare liberté de choisir : décider d'entrer ou non, au hasard d'une promenade. C'est un élément primordial dans le rapport que j'ai à l'art. Le Musée est un lieu de souvenir de ce qu'on est comme être humain, un lieu émotif. En ce sens, y entrer est un engagement avec soi, c'est le premier pas volontaire et essentiel pour y vivre quelque chose. Je peux y rester des heures ou seulement quelques minutes, je peux y voir une multitude d'œuvres, ou juger que celle devant laquelle je me suis arrêté me comble, tout en me posant suffisamment de questions pour ressortir en ayant le sentiment ferme d'avoir vécu là une expérience. L'art sous toutes ses formes m'intéresse et j'entre au Musée en ne préjugant aucunement du parcours que j'y ferai.

■ Si le Musée vous proposait d'ajouter une œuvre à sa collection, elle serait de quel artiste ?

B. V. J'ajouterais des œuvres d'art inuit et je les mettrais au premier plan. Ce geste pourrait paraître racoleur, mais il n'en est rien. Il s'agit d'une imagerie faisant partie de notre paysage, de notre culture identitaire. Il ne faut pas hésiter à montrer ce qui nous représente et ce qui nous définit. Je choisirais de faire refléter ce que sont les gens autour du Musée, d'ailleurs au pays et d'ici, à Montréal. L'exposition *Pour l'art! Œuvres de nos grands collectionneurs privés de 2008* va parfaitement dans ce sens.

■ Est-ce que certains artistes vous inspirent plus que d'autres dans votre propre création ?

B. V. Les interventions de l'artiste britannique Andy Goldsworthy évoquent chez moi quelque chose de fondamental. Je prends cet exemple de land art, mais ça pourrait être le travail d'un autre. L'important, c'est que la nature se trouve au cœur de sa démarche, comme elle s'inscrit dans le parcours de ma vie et dans ma volonté de redonner à l'hiver sa beauté, sa raison d'être.

PROPOS RECUEILLIS PAR DANIELLE ROBERGE

Jean-Paul Riopelle (1923-2002)
Soleil de minuit (Quatuor en blanc)
1977
Huile sur toile
97 x 146 cm (chaque élément)
MBAM, achat, grâce à une aide exceptionnelle du gouvernement du Québec
© Succession Jean-Paul Riopelle / SODRAC (2010)